

La traduction littéraire : son « européanisation », sa didactique

Françoise Wuilmart

Volume 39, Number 1, mars 1994

La traduction et l'interprétation dans la Belgique multilingue

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/004622ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/004622ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Wuilmart, F. (1994). La traduction littéraire : son « européanisation », sa didactique. *Meta*, 39(1), 250–256. <https://doi.org/10.7202/004622ar>

LA TRADUCTION LITTÉRAIRE : SON «EUROPÉANISATION», SA DIDACTIQUE

FRANÇOISE WUILMART*

*Traductrice littéraire, Fondatrice et coordinatrice du CETL,
Chargée de cours à l'ISTI, Bruxelles, Belgique*

1993 : une certaine Europe culturelle est censée voir le jour. Mais quelle place différente la *Culture* est-elle appelée à occuper dans un cadre nouveau avant tout sur les plans politique et économique ?

1993 ne changera pas grand-chose à nos *cultures*, à notre culture protéiforme, qui ne se métamorphosera pas d'un jour à l'autre, dans aucune nation, dans aucune région ; car force est de constater qu'elle revendique partout, et plus que jamais, sa spécificité, sa couleur locale.

Pourtant un vent nouveau la remue et l'anime incontestablement d'une double volonté : celle de s'exporter d'une part, et, de l'autre, celle d'importer, ou mieux : d'accueillir les cultures voisines.

Sur cette nouvelle scène interculturelle, un acteur sort des coulisses, car son rôle acquiert une portée presque diplomatique : le traducteur littéraire. Le respect de l'altérité et la fidélité dans la restitution d'une autre identité culturelle sont devenus ses mots d'ordre. Pour mieux se comprendre, il faut en effet, aussi, mieux se traduire...

EUROPÉANISATION

La traduction littéraire sera prise ici au sens le plus large du terme : traduction de textes dits d'*écrivains*, expressifs essentiellement par leur tissu littéraire, mais aussi traduction de textes de *sciences humaines* (anthropologie, sociologie, psychologie, philosophie, etc.) et de textes ayant trait à l'*art*. L'*européanisation* de la traduction littéraire est un phénomène croissant qu'il est difficile d'ignorer aujourd'hui. Il s'opère d'abord de manière spontanée : c'est l'œuvre de l'esprit du temps ; mais c'est aussi le fruit d'un consensus nouveau qui se crée petit à petit entre les traducteurs littéraires.

C'est plus précisément à trois niveaux qu'il faut situer cette tendance nouvelle :

- celui de l'évolution historique ;
- celui du rôle nouveau assumé consciemment par le traducteur littéraire sur le plan international ;
- celui d'une volonté croissante de communication entre les traducteurs, volonté qui conduit au développement d'une tradition de la traduction littéraire.

De l'époque romaine au romantisme existait certes déjà un certain consensus entre les traducteurs, mais il allait dans le sens inverse du nôtre, puisque la traduction se proposait ni plus ni moins que d'adapter le texte étranger à la langue et à la culture d'arrivée. *L'Odyssée* semblait-elle trop longue : on la tronquait ! Ou bien on y modernisait les héros, transformant par exemple les hoplites en gendarmes ! Sans parler des textes jugés grivois qui étaient, sans autre forme de procès, amputés de leurs segments impudiques et, dans le meilleur des cas, édulcorés et adaptés au goût du jour et du lieu d'accueil.

Aujourd'hui, le concept moderne de traduction littéraire reflète encore un certain consensus, mais il serait plutôt de nature négative : «on ne traduit plus comme au XIX^e siècle», s'accorde-t-on à dire, et, s'il existe des approches, des écoles différentes en matière de traduction, il est en tout cas généralement admis que *bien* traduire c'est transmettre un texte étranger en respectant sa triple spécificité : langagière, textuelle et culturelle.

Cette unanimité croissante et presque généralisée correspond à deux réalités actuelles :

- une volonté politique d'ouverture à d'autres cultures ;
- la diffusion facilitée de l'information : de nos jours, la tâche informative a diminué, l'écran qui sépare les cultures est devenu transparent, en grande partie grâce aux médias.

C'est donc cette répugnance moderne à masquer la culture étrangère, à l'adapter à la sienne propre, et au contraire l'envie de l'accueillir telle quelle, de la révéler, de la restituer, de la traduire en s'en écartant le moins possible dans la culture et la langue d'arrivée, qui constituent le premier niveau de l'eupéanisation de la traduction littéraire.

Le traducteur littéraire est donc devenu un médiateur de cultures. Mais quelle gageure que faire passer la rampe à un contenu étranger en lui imprimant des tournures qui le rendront accessibles au destinataire et, ce faisant, le défigureront inévitablement ! Car il faut bien reconnaître que, même en se voulant *fidèle* au départ, une traduction se trouve parfois dans l'impossibilité de l'être. En effet, chaque langue s'est formée en fonction d'une approche spécifique de concepts fondamentaux, ne serait-ce déjà que ceux du temps et de l'espace, de la vie et de la mort. L'anglais, par exemple, dispose d'une palette très riche de nuances dans la formation des temps, palette que ne possède pas nécessairement la langue d'arrivée. Comment dès lors restituer *fidèlement* ce qui est bien plus une manière de ressentir le temps que de la simple grammaire, quand on ne possède pas les instruments langagiers pour ce faire ? Le problème est similaire dans la restitution du dialecte, de la couleur locale, ou de la connotation exotique : c'est précisément dans le parler du terroir, dans la truculence des mots déformés, dans la saveur d'un accent, de la mélodie phrastique propre à une province, dans les allusions intimes à un passé et à un environnement communs, limités parfois à quelques kilomètres carrés, que réside tout le charme d'un langage, et même, pourrait-on dire, le *message* premier. Comment dès lors espérer le traduire ?

Aussi ouvert que l'on se veuille donc à la spécificité de l'Autre, aussi désireux que l'on soit d'accueillir et de traduire une culture et une langue, l'instrument même sur lequel on se voit contraint d'interpréter celles-ci est bel et bien un obstacle majeur qui décourage souvent les meilleures intentions et justifie, finalement, cette trop célèbre conclusion : *traduttore, traditore !*

Pour le dire d'une autre manière, en recourant à une image qui m'est chère : une effigie créée dans le bois se laissera-t-elle tailler de la même manière dans le marbre, et l'effet produit sera-t-il le même ?

Quoi qu'il en soit, l'important semble être pourtant cette volonté croissante de respecter la culture du voisin, en dépit des difficultés techniques et pratiques parfois insurmontables.

Le dernier aspect du phénomène d'eupéanisation de la traduction littéraire touche à la conception même du *métier*, pris au sens premier du terme : celui de savoir-faire et d'artisanat.

Antoine Berman fut l'un des premiers à attirer l'attention sur l'évolution de cet aspect ; traducteur surtout de littérature latino-américaine, il a publié de nombreux essais sur la traduction, parmi lesquels son livre le plus connu peut-être : *L'Épreuve de l'Étranger*, paru chez Gallimard, en 1984. Il nous a quittés il y a deux ans, emporté dans la fleur de l'âge par une maladie foudroyante. C'est la voix, la pensée de cet ami et de ce grand

théoricien et praticien de la traduction littéraire qu'il me semble indispensable de ressusciter ici.

La traduction littéraire, disait-il¹, est aujourd'hui prise dans un mouvement de transformation pour devenir de plus en plus un travail textuel, et non un simple transfert de signifiés; pour devenir aussi une expérience réflexive et conviviale, et non plus un artisanat fermé et mutique. Et il insistait sur l'importance du rôle joué par l'outil informatique dans cette évolution.

Les outils informatiques, en effet, peuvent contribuer à l'émergence d'une nouvelle figure et d'un nouveau statut du traduire. Pourquoi?

En premier lieu, ces outils permettent au traducteur de mieux réaliser le travail textuel qui est le sien, et cela de manière systématique; le repérage et la restitution des mots fondamentaux d'une œuvre et de leur distribution; de ses idiotismes; de ses formes phrastiques et syntaxiques centrales; de ses réseaux métaphoriques; de ses enchaînements rythmiques; de ses masses quantitatives, de ses niveaux de langue, etc., bref, de tout ce qui en fait un système textuel enchevêtré, extrêmement long et difficile avec les supports antérieurs, sont considérablement facilités par les outils informatiques; il devient réellement possible de faire des traductions homogènes et cohérentes, à la fois dans leur rapport à elles-mêmes et à l'original. Schleiermacher et Mounin faisaient observer à juste titre que le tissu textuel de la plupart des traductions était disparate et hétérogène, c'est-à-dire en fait: a-textuel. Avec les nouveaux outils, le traducteur dispose d'équipements pouvant réduire cette grave forme de défaillance traductive qu'est l'a-systématicité.

En second lieu, les outils informatiques, pouvant mémoriser et garder trace des différentes étapes du traduire, permettent de revenir réflexivement et analytiquement sur le processus traductif et de transmettre l'expérience ainsi conservée et analysée. C'est ce qu'Annie Brisset, théoricienne franco-canadienne de la traduction, a clairement exprimé en parlant «d'archéologie de la traduction». Cette archéologie informatique, dit-elle, «fournit encore le moyen de tirer immédiatement les leçons du travail accompli, d'accumuler un savoir réutilisable dans d'autres contextes ou simplement d'uniformiser la traduction d'une œuvre en fonction des particularismes répétés de l'écrivain. L'ordinateur permet aussi de répertorier les difficultés avec leurs solutions et d'alphabétiser les trouvailles lexicographiques²».

En vérité, cette archéologie permet à la traduction de devenir, peut-être pour la première fois, pleinement expérience. Est expérience ce que je me réapproprie après coup et que je puis transmettre et communiquer à autrui dans son essentialité. Ce n'est pas pour rien que deux des plus grands textes occidentaux sur la traduction, la *Lettre à Pammachius* de saint Jérôme et la *Lettre sur l'art de traduire et l'intercession des Saints* de Luther sont justement des... lettres. Car toute véritable lettre est communication d'expérience.

Ainsi, et paradoxalement, l'un des outils les plus modernes du monde moderne, en dotant la traduction d'une mémoire analytique, pourrait enfin permettre l'émergence d'une tradition de la traduction. Car partout où l'expérience se transmet, il y a une tradition. Et traduction et tradition sont profondément liées. Plus précisément: alors que le maître mot de la traduction technique est communication, celui de la traduction littéraire est tradition. Le traducteur d'œuvres a pour tâche de tisser des liens entre le Propre et l'Étranger, le Présent et le Passé, le Proche et le Lointain. Mais pour qu'un tel tissage forme lui-même une tradition, encore faut-il que l'expérience des traducteurs puisse se conserver et se transmettre.

Par ces deux possibilités qu'elle ouvre à la traduction, conclut Antoine Berman, c'est-à-dire, devenir un travail textuel systématique et acquérir une mémoire conviviale et réflexive, l'informatique permet de réduire la défaillance inhérente à cet acte.

Ses dispositifs peuvent être éduqués à une lutte systématique contre les mille formes de cette défaillance traductive : du dépistage des erreurs, des oublis et autres *fautes* micro-logiques qui font les délices de la critique littéraire, au repérage plus essentiel des structures textuelles à traduire et, au-delà, à la mémorisation analytique de ce travail.

Mais, diront certains : la traduction littéraire ne va-t-elle pas être happée par la technique, elle qui se conçoit comme un artisanat modeste, non soucieux de savoir et de système ?

À cela, Antoine Berman répondait deux choses :

1. D'abord, cette figure artisanale est en partie mensongère ; car il a manqué jusqu'ici à la traduction un élément central de tout artisanat : la communicabilité d'une expérience gardée en mémoire ; la traduction informatiquement assistée est potentiellement plus artisanale que la traduction dite traditionnelle.
2. Ensuite, il est bien vrai qu'à adopter les nouveaux outils, comme dit Annie Brisset, «franchir le pas technologique», la traduction littéraire va devenir en partie computationnelle. Et il y a là un péril. Et certes, conclut Berman, les traducteurs devraient ici méditer la distinction proposée, il y a quelques années, par Ivan Illych entre les outils conviviaux, générateurs d'autonomie et d'ouverture au monde, et les outils dominants, générateurs d'hétéronomie et asservissant l'homme à leur propre logique³.

Convivialité et échanges, réflexivité, tradition, mise en mémoire et archéologie de la traduction : voilà donc les maîtres mots d'une européanisation certaine de la traduction littéraire. Cette convivialité et cette archéologie aujourd'hui ne sont plus un vœu pieux. et l'on peut effectivement en repérer les traces en plusieurs endroits :

- Tout d'abord dans des manifestations régulières du type des *Assises de la traduction littéraire*, inaugurées en 1984 dans la ville d'Arles, en France, lieu de communication, de débats, d'échanges entre traducteurs, auteurs et éditeurs.
- C'est dans un même souci d'échanges de l'information, et en réponse à une volonté commune d'offrir un statut moral, juridique et social au traducteur littéraire qu'a été fondé, en 1990, le *Conseil européen des Associations de Traducteurs littéraires*, le *C.E.A.T.L.*, qui regroupe aujourd'hui 22 associations et se donne pour objectif premier de promouvoir la qualité de la traduction des œuvres littéraires et de sciences humaines.
- Enfin, c'est dans cette même veine d'européanisation de la traduction littéraire qu'ont été créés les *Collèges européens de Traducteurs* (aujourd'hui au nombre de cinq) qui, comme le décrit Jacques Thiériot, Directeur du Collège d'Arles, sont :
 - un lieu de travail et de recherche, généralement associé à une structure d'hébergement, offrant aux traducteurs littéraires les meilleures conditions possibles pour mener à bien leurs projets ;
 - un lieu de rencontres et d'échanges pour les traducteurs de toutes nationalités, mais aussi pour les auteurs travaillant avec leurs traducteurs, les théoriciens de la traduction, les linguistes et les lexicologues, les professionnels du livre et les étudiants ;
 - un centre de documentation et de consultation spécialisé, grâce à une bibliothèque regroupant des ouvrages consacrés à la traduction, des revues spécialisées, des dictionnaires monolingues et bilingues, des œuvres originales et traduites.

DIDACTIQUE

Dans ce contexte et ce climat plutôt positifs et prometteurs que nous venons d'évoquer, une question cruciale n'en continue pas moins de se poser : qu'en est-il de la qualité des traductions qui envahissent un marché littéraire de plus en plus interculturel ?

On est bien obligé de constater qu'un grand nombre de traductions publiées sont décevantes. À côté d'excellentes transpositions dues pour la plupart à des écrivains au premier chef, transformés occasionnellement en traducteurs, quantités d'amateurs vont s'éprendre d'un texte ou d'un auteur, le transposer tant bien que mal dans leur langue maternelle et réussir à se faire publier, souvent à n'importe quel prix d'ailleurs. La plupart d'entre eux semblent ignorer que si l'écriture est un *don*, la traduction, qui est une réécriture, est aussi un métier qui doit s'apprendre.

La traduction de textes juridiques ou scientifiques est toujours confiée à des *spécialistes*, car la faute ici pourrait être lourde de conséquences... ; ces spécialistes ont reçu une formation, leurs noms sont connus des bureaux de traduction.

Au contraire, dans le domaine littéraire, on constate que la qualité du travail de transposition est laissée au petit bonheur : est-ce à dire que la traduction littéraire est une non-spécialité, et le fait qu'elle n'ait pas d'application pratique suffit-il à justifier le manque de conscience professionnelle tant des *demandeurs* que des *preneurs* ?

Un grand nombre de traducteurs se sont formés seuls, sur le tas, et leur apprentissage solitaire s'est fait, progressivement, au fil des jours et en vertu de la fameuse *trial-and-error method*. Pourtant, il existe une autre voie : la formation méthodique et systématique, grâce à laquelle il est possible de raccourcir et d'alléger le long processus souvent pénible et frustrant de l'autoformation solitaire.

La première question qui se pose est de savoir si la traduction littéraire peut s'enseigner.

Pourquoi pas, puisque l'on enseigne bien la peinture ou la musique, la danse ou l'art dramatique ? Une voix, aussi belle soit-elle, doit être travaillée pour passer la rampe ; une certaine discipline et des exercices s'imposent pour qu'une main puisse courir avec virtuosité sur le clavier.

Évidemment, si l'on part du point de vue parfaitement justifié que la traduction est une réécriture, donc une écriture, on peut être amené à cette conclusion hâtive que «écrire, cela ne s'apprend pas». Or, le traducteur littéraire est incontestablement un écrivain : lui aussi connaît les douleurs de l'enfantement d'un mot, d'une image, d'une phrase, il connaît le *syndrome du gueuloir*, et sa souffrance est d'autant plus aiguë que, dans le cas de la traduction, l'écrivain subit des contraintes que ne connaît pas l'auteur d'un original ; celui-ci veut transcrire ce qu'il a dans la tête ou dans le cœur et, d'une certaine manière, peut se laisser aller. Le traducteur littéraire est quant à lui prisonnier de la camisole de force du texte de départ. Il a un chemin à suivre, qui lui est imposé par le texte original, et il doit le suivre pas à pas, caillou par caillou, tout en restant inventif et créatif. Le traducteur littéraire est donc un écrivain muselé, c'est un poète qui ne peut crier ou chanter ou *gueuler* comme le génial Gustave, que dans une muselière, et il lui arrive d'ailleurs de l'arracher pour devenir lui-même auteur à part entière.

Une seconde question qui revient souvent sur le tapis est celle de savoir si la traduction littéraire est un art ou une science.

Il me semble qu'elle participe des deux.

Un art, elle l'est dans la mesure où s'y inscrit ce moment essentiel, caractéristique de tout art et déjà évoqué plus haut : l'aspect artisanal, qui implique le savoir-faire, l'acquis technique, le recueil d'une tradition. Ceci dit, un artiste doit avoir *quelque chose à dire*. Il veut en tout cas donner forme à des idées, à des sentiments, à des sensations.

Si l'on a souvent considéré le travail du traducteur littéraire comme une tâche secondaire, voire ancillaire, c'est que l'*écrivain* ici n'exprime rien qui soit de son cru : il transpose, il interprète. Mais on pourrait alors se demander pourquoi le pianiste qui joue une sonate de Mozart ou l'acteur qui récite Hamlet échappent quant à eux à cette appréciation si peu gratifiante. Le texte à traduire n'est-il pas une sorte de partition musicale et la

traduction n'est-elle pas un peu comparable à un jeu d'acteur ? Lecteur privilégié d'une œuvre, le traducteur l'ingère, la déguste tout en finesse, mais il lui incombe en outre de la restituer dans toutes ses dimensions, et, pour ce faire, il doit absolument la ressentir, grâce à cette inévitable empathie sans laquelle il court le danger de ne pas trouver le ton juste à mettre à la clé de son travail..

Comment concevoir l'apprentissage systématique de cette discipline qui est donc d'abord un art ? La logique traditionnelle des choses veut en effet que seul puisse s'enseigner ce qui constitue déjà une science sur laquelle on puisse fonder une méthode didactique. Si la traduction littéraire n'est pas encore une science, elle est sans doute en voie de le devenir, puisqu'elle est déjà placée sous la loupe de la recherche dans plusieurs universités : entre autres l'Université flamande de Leuven où une équipe de chercheurs travaillant sous la direction de José Lambert, romaniste et professeur de littérature comparée, se sont lancés dans la longue aventure heuristique de la traductologie.

A-t-on dès lors déjà le droit d'enseigner la traduction littéraire ??

Je crois qu'il n'est pas abusif de prétendre que tout peut s'enseigner, pourvu qu'il y ait au départ talent, disposition réelle, motivation. Comme la traductologie n'en est qu'à l'état embryonnaire, sa didactique ne peut encore se fonder que sur l'intuition, sur la communication d'une expérience personnelle, d'un savoir-faire, sur la pratique, le coup par coup, le consensus. Pourtant cette didactique elle-même peut aussi, à sa manière, participer de la recherche, en objectivant progressivement les sources d'erreurs, en justifiant de manière rigoureuse les jugements positifs ou négatifs portés sur les solutions choisies, en repérant des récurrences, etc. L'enseignement de la traduction littéraire peut donc être lui-même un laboratoire pour la recherche qui porte sur elle.

Partant de ces considérations multiples, il m'a semblé impératif de songer à la formation du traducteur littéraire. Je décidai donc de tenter l'expérience.

L'idée lancée et diffusée par les médias rencontra aussitôt un accueil inespéré, et, en 1989, le *Centre européen de traduction littéraire (CETL)* ouvrait ses portes à quelques 60 candidats. Il s'agissait pour la plupart de traducteurs de métier, de philologues et d'enseignants, mais il se trouvait aussi parmi eux ce que l'on aurait d'abord pu prendre pour des intrus : docteur en médecine, physicien, archéologue, violoniste.

Étant donné la haute spécificité de la matière à enseigner, une formule originale s'imposait.

Parti du principe que la traduction littéraire ne peut s'enseigner de la même manière qu'une science exacte, le *CETL* s'est voulu un CONSERVATOIRE. Il privilégie la pratique et confie aux professionnels les plus chevronnés le soin de communiquer leur savoir-faire. L'échange de points de vue s'opère dans le creuset convivial du *séminaire* (pour les traductions que l'enseignant a déjà publiées) ou de l'*atelier* (pour les traductions en chantier).

Ces séances pratiques sont préparées par des cours d'encadrement conçus dans l'optique spécifique de la traduction littéraire (linguistique contrastive, analyse textuelle, critique de la traduction).

Enfin, étant donné l'importance de la maîtrise de la langue maternelle dans cette discipline, la formation est complétée par des ateliers d'écriture en langue française (*rewriting* et stimulation à la créativité dans les limites de certaines contraintes, puisque le traducteur littéraire est un *créateur muselé*!).

Non seulement axé sur la pratique, mais aussi soucieux de professionnalisme et désireux de remédier au manque évident de filières et de créneaux dans ce domaine, le *CETL* est par ailleurs un lieu de contacts et d'échanges avec tous ceux qui sont en quête de bons traducteurs, qu'il s'agisse d'éditeurs ou d'instances culturelles diverses. Il est donc aussi une sorte de VIVIER où l'on peut puiser des talents réels, sélectionnés au départ et formés ensuite par les praticiens reconnus et renommés.

Le travail de fin d'études, qui est une traduction commentée, est d'ailleurs apprécié par un jury composé de traducteurs littéraires et de représentants de maisons d'édition.

Il semble évident que l'immense laboratoire que constitue le CETL soit un lieu de choix pour la recherche descriptive. Dans un proche avenir, une cellule de recherche y sera d'ailleurs créée, permettant à ce centre de formation et d'échanges d'ajouter un fleuron à ses jeunes armoiries, puisqu'il mariera alors l'amour de l'art et du réalisme professionnel à celui de la science.

Désormais, l'internationalisation solidaire de la traduction littéraire n'est plus une utopie, c'est une réalité : grâce aux associations supranationales, grâce aux lieux de rencontre et aux symposiums qui se multiplient, les traducteurs littéraires sortent de leur isolement, vont à la rencontre de leurs homologues, échangent leurs points de vue, confrontent leurs optiques qu'ils nuancent ou relativisent, et se familiarisent avec les cultures voisines autrement que par le biais du livre ou des médias, c'est-à-dire de manière immédiate et concrète.

Le traducteur égoïste et jaloux de ses trouvailles est une espèce en voie de disparition : une tradition s'implante, les réflexions, les découvertes, les solutions de chacun sont mises en mémoire et accessibles à tous, synchroniquement et diachroniquement.

Enfin, la possibilité s'offre au traducteur amateur de développer et d'affiner son talent, tandis que les éditeurs se réjouissent de voir les spécialistes, devenus formateurs, remplacer le hasard dans le choix des *peseurs de mots*, des *passeurs de mots*, mais surtout des *passeurs de cultures*.

Notes

* L'auteur vient d'obtenir le prix Aristeion 1993 attribué par la Commission des Communautés européennes et récompensant la meilleure traduction littéraire effectuée en Europe (E. Bloch, *Le principe espérance*, Gallimard).

1. Cf. à ce propos le texte de son intervention publié dans les *Actes des Assises de la traduction littéraire en Arles*, 1987.
2. *Quand la traduction littéraire se branche*, Elmar Tophoven et le Collège européen des Traducteurs in *Circuit*, Montréal, n° 17, juin 1987.
3. *La convivialité*, 1973, Paris, Le Seuil.